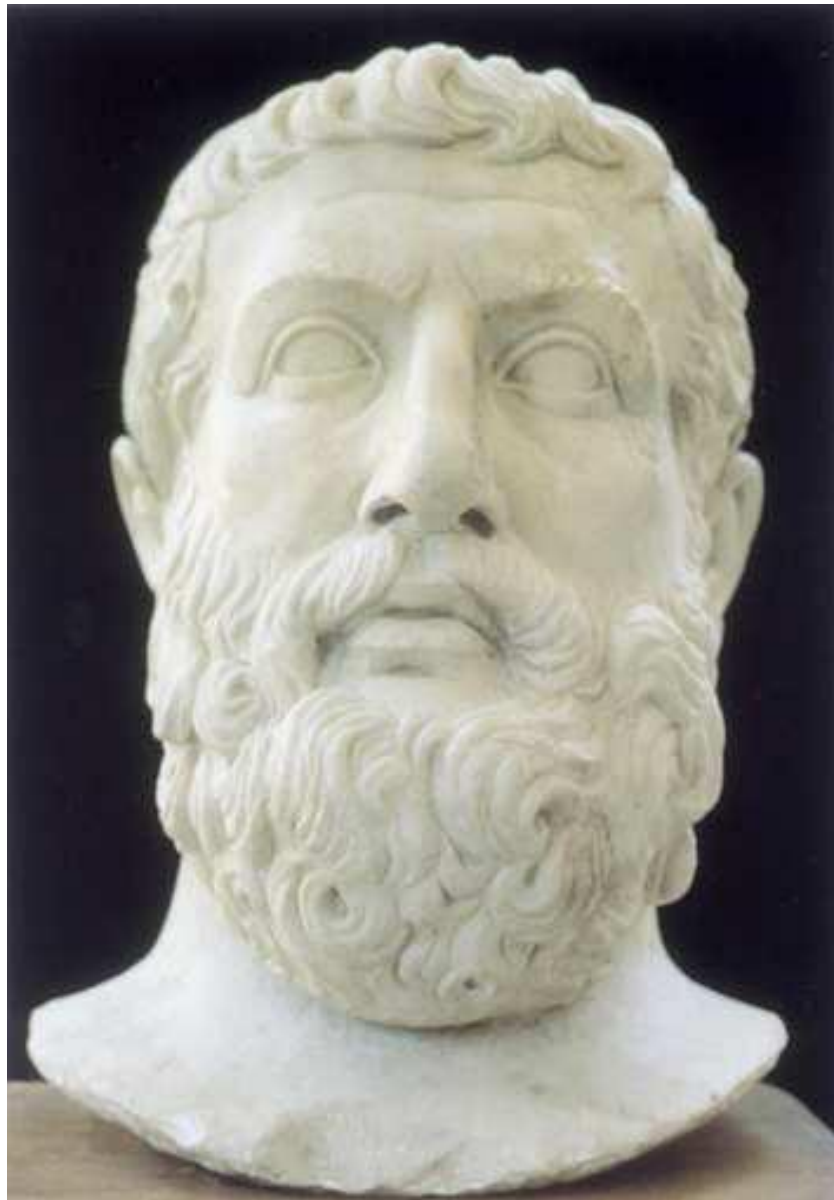


Antécédents de la Discipline Mentale : la voie mentale chez Parménide



Loredana Cici, 2009.
Parc d'Étude et de Réflexion Attigliano

Traduit de l'italien par Claudia Salé

Préambule

L'objet d'étude de cette monographie est l'œuvre de Parménide et a pour intérêt d'y vérifier l'existence d'éléments qui puissent être reconnus comme antécédents d'un chemin de connaissance permettant d'approcher d'un autre Plan par la voie mentale. Le point de vue utilisé est celui de l'expérience du processus de la Discipline Mentale.

Il ne s'agit pas d'une investigation de terrain, mais d'une investigation essentiellement fondée sur une bibliographie.

La méthode d'investigation a consisté à lire cette bibliographie afin de mieux comprendre la signification sémantique du poème, la structure de son langage, l'ambiance historico-culturelle dans laquelle il a été écrit et parvenir ainsi à en saisir le contenu. La lecture s'est faite ensuite dans une sorte de méditation, à la recherche de résonances avec l'expérience du processus disciplinaire, résonances qui se sont fondamentalement produites par intuition.

Sources bibliographiques

Le matériel bibliographique est avant tout constitué par le poème *De la nature* de Parménide, qui - jusqu'à présent - ne nous est jamais parvenu en tant que livre dans son intégralité. Nous ne possédons que 150 vers environ, qui constituent non seulement un des textes les plus importants de l'histoire de la philosophie, mais aussi l'un des plus difficiles à interpréter. Les vers qui nous sont parvenus sont le fruit d'une multiplicité de fragments, réunis par le biais d'un patient et délicat travail de recomposition.

Ces fragments proviennent des citations de l'œuvre de Parménide ainsi que de celles d'innombrables philosophes et hommes de science qui ont cité dans leurs œuvres des parties du poème parménidéen dans une période allant du IV^e siècle av. J.C. au V^e siècle ap. J.C. Les plus importants de ces philosophes et hommes de science sont : Platon (428-347 av. J.C.), Aristote (384-322 av. J.C.), Plutarque (46-120 ap. J.C.), Galien (129-216 ap. J.C.), Clément d'Alexandrie (150-215 ap. J.C.), Sextus Empiricus (II^e siècle ap. J.C.), Plotin (204-270 ap. J.C.), Proclus (412-485 ap. J.C.), Caelius Aurélien (V^e siècle ap. J.C.), Simplicius (490-560 ap. J.-C.)

Naturellement, chacun de ces auteurs a interprété la pensée de Parménide en la façonnant à ses propres thèses. Ceci étant, la grande quantité de références à l'œuvre de Parménide ainsi que les références au philosophe contenues chez d'autres auteurs témoignent de l'importance de l'Éléate.

L'intérêt pour la pensée de Parménide connaît un nouveau regain avec la phénoménologie. Martin Heidegger tient un cours sur Parménide à l'Université de Fribourg pendant l'hiver 1942-43. À partir des années 50, de nombreuses études et commentaires de l'œuvre parménidéenne commencent à apparaître. Le cours de Heidegger (paru sous le titre de Parménide) ainsi que quelques recherches plus récentes font donc partie de la bibliographie consultée.

Les interprétations et les perspectives à travers lesquelles on a présenté la pensée de Parménide sont nombreuses et très différentes entre elles. Mais au-delà de ces différences, on remarque l'intuition commune de la nouveauté que représenta cette pensée dans la culture de l'époque.

Contexte historico-géographique

À partir de la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.C., les villes les plus prospères du monde hellénique ont commencé leur expansion - appelée peut-être improprement colonisation - vers l'Occident. Dans un premier temps, ce fut Corinthe, Mégare, Milet et Phocée. Selon Hérodote, les Phocéens sont les premiers à découvrir les mers Adriatique et Tyrrhénienne, la péninsule Ibérique et Tartessos (Cadix). Vers l'an 600, ils fondent Massalia (Marseille) et en 565, ils s'établissent aussi à Alalia, en Corse.

En 545 av. J.C., Arpagone, l'un des généraux de Cyrus le Persan, envahit la ville ionienne de Phocée, ce qui accélère le départ d'une nouvelle vague migratoire vers l'Occident. Presque au même moment, une alliance étrusque et carthaginoise attaque les Phocéens en Corse. Ceux-ci choisissent de s'exiler de Phocée comme d'Alalia, et débarquent à quelques kilomètres au sud de Naples où ils s'établissent en fondant la ville d'Élée (Velia pour les Latins et aujourd'hui Ascea).

C'est dans cette ville que naîtra Parménide quelques années plus tard, comme le confirment les témoignages de l'Antiquité (ceux de Diogène Laërte, Proclus et Strabon entre autres). Néanmoins, la date de naissance de Parménide n'est pas connue avec précision ; elle se situerait entre 544 et 541. La vie de Parménide se situe donc entre le VI^e et le V^e siècle av. J.C.

On sait peu de choses sur la vie de Parménide. Il y a quelques années à Élée, sur un piédestal de statue, on découvrit l'inscription suivante : « Parménide, fils de Pyrrhès, médecin philosophe ». Cette découverte a accrédité l'idée d'une école de médecine dans la région, école à laquelle Parménide aurait appartenu, voire à la tête de laquelle il aurait été.

L'importance du personnage dès l'Antiquité est en revanche certaine comme en témoignent des historiens influents, tels que Plutarque et Strabon, qui mentionnent que le philosophe écrivit les lois d'Élée auxquelles, bien des années plus tard, les citoyens juraient obéissance. Selon Platon, Parménide fut fidèle disciple de Xénophane. Selon d'autres traditions (celle de Diogène Laërte), Parménide fut disciple du pythagoricien Aminias et mena une "vie pythagoricienne".

Beaucoup considèrent Parménide comme le fondateur, ou l'initiateur, d'une école d'iatromantie - des guérisseurs-voyants initiés au culte d'Apollon. Cette école reste active au moins cinq cents ans. Des inscriptions, découvertes dans la zone d'Élée entre 1958 et 1960, semblent montrer le lien étroit existant entre Parménide et un cercle d'iatromanciens".¹

¹ Roberto Baldini, L'estasi e l'enigma nel poema di Parmenide, www2.unipr.it/~pieri/File%20PDF/L_estasiel_enigma.pdf

L'œuvre

Comme dit précédemment, il ne nous est parvenu de l'œuvre de Parménide que le poème *De la nature* dont nous ne possédons que quelques fragments. Ce poème constitue un texte de référence pour la pensée occidentale. Il pose la problématique de l'Être et de l'Un, tous deux constituant les voies sur lesquelles s'est développée la pensée grecque, à commencer par celle des philosophes "pluralistes" immédiatement postérieurs à Parménide.

Platon - qui décrit Parménide comme vénérable et terrible - lui dédie son dialogue le plus métaphysique (*Parménide*). Dans *Le Sophiste* et dans *Le Politique*, il exprime sa pensée à travers un personnage qu'il appelle "l'étranger d'Élée". Dans *Le Sophiste*, il accomplit le célèbre "parricide de Parménide" : il introduit différentes significations du non-être (et donc aussi de l'être) se reconnaissant en quelque sorte le fils de Parménide, ce qui rend possible le parricide.

Aristote - qui renverse la conception parménidienne de l'unique sens de l'être et introduit la multiplicité des significations de celui-ci - s'inscrit également dans la mouvance de la pensée parménidienne. Tous deux empruntent donc les cheminements de cette pensée, même pour en dépasser les apparentes apories.

Parménide n'expose pas ses idées dans un traité philosophique mais dans un poème en vers qui commence par un récit allégorique. L'auteur raconte son voyage dans un char, tiré par deux cavales et conduit par des Héliades, filles d'Hélios, le Soleil. Ce char le conduit jusqu'à la porte entre le jour et la nuit. Les jeunes filles persuadent Dike d'ouvrir cette porte pour lui permettre d'accéder à la Déesse ; celle-ci l'accueille avec bienveillance et lui explique la Vérité, mais aussi l'opinion des mortels dans laquelle il n'y a pas de certitude.

Parménide et les présocratiques.

Parménide est considéré comme le fondateur de l'École éléatique, une des écoles présocratiques où se font les premiers pas de la pensée occidentale, après les cosmologies mythiques (celles d'Hésiode, de Phérécyde de Syros ou la cosmologie orphique) et les poèmes homériques qui transmettaient une connaissance par le biais des images à travers lesquelles on identifiait la réalité.

Même si le problème cosmologique reste dominant chez les présocratiques, leur réponse n'est plus mythique. Ils commencent à se poser des questions sur les phénomènes naturels et à en chercher un élément premier comme origine et essence ; ils essaient de retrouver et de reconnaître, au-delà des apparences multiples et des mutations continues de la nature, l'unité qui fait de celle-ci un monde, l'unique substance qui constitue son être, l'unique loi qui régule son devenir. Pour les présocratiques, la substance est la matière dont toutes les choses sont composées, mais elle est aussi la force qui explique leur composition, leur naissance et leur mort ainsi que leur perpétuelle mutation.

Ce principe est identifié par Thalès dans l'eau. Aristote s'y réfère peut-être aussi quand il argumente que la nourriture de chaque chose est humide.

Anaximandre, auteur d'une œuvre en prose *Sur la nature* qui est le premier écrit philosophique de Grèce, identifie le principe (*arché*) non pas dans un élément spécifique comme l'eau ou l'air, mais dans l'infini (*apeiron*), compris comme quantité infinie et indéfinie de la matière de laquelle sont originaires toutes les choses et dans laquelle celles-ci se dissolvent au terme du cycle établi pour elles.

Pour Anaximène, en revanche, le principe est l'air duquel naissent toutes les choses qui sont, qui furent et qui seront, même les dieux et les choses divines. L'air est le principe du mouvement et de tout changement. La transformation des choses se produit par un double procédé de raréfaction et condensation. En se raréfiant, l'air devient feu ; en se condensant, il devient vent puis nuage, puis eau, terre et donc pierre. De même, la condensation produit le froid et la raréfaction le chaud.

Pour Pythagore, la substance des choses est le nombre. Le nombre, comme ordre mesurable, donne la forme, détermine ce qui est indéterminé. Le principe des êtres n'est donc pas la matière mais la forme. Aristote dit que les pythagoriciens ont traité les nombres comme des grandeurs spatiales (*Métaphysique*, XIII, 6,1080b, 18) et répand aussi l'idée que les figures géométriques sont l'élément substantiel dont les corps sont constitués (*Métaphysique*, VII, 21028b, 15).

Héraclite part de la constatation de l'incessant devenir des choses : « *On ne peut descendre deux fois dans le même fleuve, ni toucher deux fois une substance vivante dans le même état* » (fr. 91, Diels). Héraclite identifie le feu comme étant la substance qui explique le devenir incessant du monde. Toutefois, dans sa conception, le feu perd toute corporéité pour être un principe actif, intelligent et créateur : « *Ce monde-ci, le même pour tous, nul des dieux ni des hommes ne l'a fait ; il a toujours été, est et sera feu, toujours vivant, feu éternel s'allumant avec mesure et s'éteignant avec mesure* ». Le devenir est donc cette tension entre deux contraires qui engendre le mouvement.

La pensée de Parménide présente une radicale différence avec les conceptions que nous venons de rappeler synthétiquement. Parménide ne se pose pas la question du principe constitutif de la nature, du monde, mais il pose le problème de l'Être. Et pour la première fois, il le pose en termes logiques, abstraits.

Analyse de texte

L'analyse ne sera pas menée de façon exégète sur des contenus singuliers du poème. On se référera uniquement aux éléments qui font le plus résonance avec l'expérience du processus de la Discipline Mentale, en fonction de l'intérêt et du point de vue précédemment définis.

L'irruption du mental chez Parménide

La déesse ne pose pas la question sur ce qu'est l'être. Elle part d'une réponse : « *Il est nécessaire de dire et de penser que l'être soit : en effet, l'être est, le non être n'est pas* ». Cette formulation en termes logiques fait apparaître un nouveau phénomène : l'irruption du phénomène de l'abstraction, du phénomène mental, l'expression du mental.

On ne parle pas de la nature de l'être ou du non être ; on ne définit pas la façon d'être des choses ; ce n'est pas un problème de substance, de matérialité. Le problème est posé en termes logiques : les choses peuvent être ou ne pas être, mais elles ne peuvent pas être et ne pas être en même temps. Cette façon de présenter présuppose une séparation entre les objets et la pensée, présuppose l'abstraction, l'irruption du mental qui n'a pas besoin d'objets pour s'exprimer.

D'Aristote à Heidegger, on a cherché à expliquer la réponse de la déesse à Parménide sans résultat satisfaisant. La signification que l'on a tenté de donner aux paroles de la déesse a toujours été dans un sens ontologique ou métaphysique. Par cette voie, la pensée s'est enfermée dans une impasse. Et même si, comme le reconnaît Heidegger, cette pensée a produit sur son chemin le développement de la technologie (*technè*) et de la science, elle n'a pas répondu à la question fondamentale sur l'être qui palpite dans le cœur de l'être humain.

Parménide a souvent été identifié comme le fondateur de la pensée occidentale. Pourtant, au cours des 2 500 ans de prétendue évolution de cette pensée, un éloignement progressif du phénomène mental s'est produit. Le chemin emprunté a de nouveau conduit à se distraire avec des questions sur la matérialité, sur la constitution de l'être ; ce chemin a fait oublier que, selon la leçon parméniéenne, l'être est mental indépendamment des objets auxquels il pense.

À l'époque où l'on présume que Parménide écrivait son poème, en Inde, Buddha indiquait sa "voie de l'éveil". Dans le cadre de cette étude, une analyse comparative entre la pensée de Parménide et celle de Buddha est exclue. Néanmoins, la concomitance des deux phénomènes qui présentent de fortes analogies concernant le surgissement du phénomène mental est vraiment surprenante. Il suffit de rappeler ici quelques mots tirés du Surangama Sutra : « *Ananda ! Si tu pouvais rester parfaitement indépendant des fausses perceptions et de toute conformité ou non conformité avec elles, alors tu aurais détruit toutes les causes qui amènent à la mort et aux renaissances ; et tu aurais en outre obtenu une illumination parfaitement mûre, propre à la nature de la non-mort et de la non-renaissance. Celle-ci est le pur Mental intrinsèque, la toujours vivante Essence Intuitive.* »

Le contenu existentiel

Ce contenu résonne avec la Discipline Mentale dans l'essence de laquelle il y a la recherche de se libérer des déterminismes et des conditionnements de sa propre conscience pour parvenir à des structures universelles. C'est cet élan existentiel qui motive le parcours auquel Parménide se réfère.

Le poème ne se présente pas comme un traité philosophique, comme le froid exposé de théories ; il apparaît lié à la conviction que la voie du salut humain se trouve dans la recherche purement logique qui ne fait aucune concession à l'opinion et à l'apparence. Le récit est, en outre, écrit à la première personne et, dans le préambule, Parménide explicite rapidement que son voyage est motivé par son désir d'arriver là où les cavales le conduisent pour parvenir au chevet de la déesse, qui le guidera pas à pas pour connaître la vérité.

L'image traduit toute la force d'une conviction initiatique, laquelle a foi non dans les rites et les mystères mais dans la puissance du mental investigateur. La rigueur logique de

la recherche se solde par sa signification existentielle. Le voyage semble donc motivé par la recherche de parvenir à la "Vérité" en se libérant des opinions des mortels dans lesquelles il n'y a pas de vraie certitude.

Le langage poétique

Parménide expose ses conceptions sous la forme d'un poème dont la métrique s'inspire de l'hexamètre épique d'Homère et d'Hésiode. Il utilise cette forme à une époque où ceux que l'on appellera ensuite les présocratiques s'exprimaient en prose, par de brefs traités ou des épigrammes (ainsi Anaximandre, Anaximène et Héraclite déjà cités). Ce fait a été interprété de façons variées.

Le dialecte panhellénique était alors d'usage courant dans les poèmes homériques. Cordero déduit donc que Parménide - bien qu'il fût ionien et les habitants de la région d'Élée principalement doriens - utilisait ce dialecte pour susciter l'intérêt et être compris par un très large public.

En revanche, Cerri dit que les œuvres en prose écrites jusqu'à l'époque de Parménide n'étaient en réalité que des sortes de notes, des listes de réflexions brèves, ne pouvant constituer un raisonnement suivi capable de fonder les thèses fondamentales d'une doctrine. L'exposé philosophique était une forme de discours entièrement nouvelle dans le panorama de la culture grecque ; il était en train de naître mais n'était pas encore complètement abouti. Aussi, pour fournir un exposé complet de sa pensée, en l'illustrant d'une méthode, d'une thèse finale et d'étapes intermédiaires, Parménide a-t-il eu recours à l'unique instrument linguistique évident d'alors, celui qui s'offrait à un grec de la fin du VI^e siècle et du début du V^e siècle pour un traité de ce genre, le seul et l'unique : l'épos. L'épos s'est alors canonisé dans un épos théogonique, plus adapté pour fournir une vision de totale compréhension du monde, un ensemble de cosmogonie et de cosmologie.

Mais de notre point de vue, l'emploi du langage poétique - dans les formes de l'époque, évidemment - semble manifester l'impossibilité de traduire dans le langage commun de la prose les compréhensions qui se révèlent à Parménide à la fin de son chemin ; et en particulier, la compréhension-révélation de l'Être, l'accès à un autre Plan.

Cherchant à définir l'essence de la poésie, Heidegger écrit : « *Le poète nomme les dieux et nomme toutes les choses en ce qu'elles sont. Cette nomination ne consiste pas seulement à pourvoir simplement d'un nom une chose qui auparavant aurait été déjà bien connue ; il dit la parole essentielle. C'est alors que l'étant se trouve, par cette nomination, nommé à ce qu'il est et est ainsi connu comme étant. La poésie est la fondation de l'être par la parole* »². Ou encore : « Poématiser³ c'est l'originelle nomination des Dieux. Mais la parole poétique n'aurait pas sa force nominative si ce sont les dieux eux-mêmes qui nous poussent à parler... Comment parlent les dieux ?

² Martin Heidegger, *Holderlin e l'essenza della poesia*, in *Arte y poesia*, ed. Fondo de cultura economica, Mexico 1958, p. 137. (Ndt : Martin Heidegger, *Approche de Hölderlin, Hölderlin et l'approche de la poésie*, Éditions Gallimard, 1962 pour la traduction (Henry Corbin), 1973 pour la nouvelle édition, page 52) Pour définir l'essence de la poésie, Heidegger prend comme référence la poésie de Hölderlin qu'il considère être le poète du poète, vu que son œuvre contient la forte détermination de versifier sur l'essence de la poésie.

³ Selon traduction ci-dessus citée.

... Et les signes sont,
depuis le lointain des âges, le langage des dieux. (IV, 135)

Le dire du poète consiste pour lui à surprendre ces signes, pour ensuite faire signe à son peuple. »⁴.

Le langage poétique est le seul à pouvoir parler de l'ineffable.

Le dévoilement de la vérité

L'interprétation d'Heidegger concernant le phénomène de la vérité, telle qu'elle est présentée dans le poème de Parménide, met la lumière sur un autre aspect qui trouve toute sa résonance avec le dévoilement progressif (tomber de voiles, de croyances) expérimenté dans le processus de la Discipline (le filtre des rêveries, les sens, la structuration, la mémoire, la forme mentale).

En mettant l'accent sur l'étymologie du mot grec *a-letheia*, formé par le *alpha* privatif et la racine *let-* = "cacher", Heidegger souligne le fait singulier que la philosophie grecque des origines exprime la "vérité" avec un terme négatif, la pensant - au pied de la lettre - comme *dé-voilement* -, et donc comme quelque chose qui doit être conquis en l'arrachant de l'occulte.

Du reste, cette interprétation est cohérente avec l'enseignement de la déesse lorsqu'elle exhorte Parménide à ne pas suivre la voie de l'opinion : « *Pour cela, auront un nom toutes les choses qu'auront établies les mortels, convaincus qu'elles étaient vraies : naître et périr, être et ne pas être, changer de lieu, muer de couleur lumineuse.* »

Le chemin et la méthode

Même si l'on ne peut trouver trace dans le texte parméniéen d'un processus ordonné, avec des pas qui mèneraient l'opérateur à reconnaître les limites et les conditionnements de sa conscience pour s'y soustraire et transcender vers des structures universelles, l'idée d'un parcours fait de compréhensions successives et concaténées les unes aux autres est présente dans le poème de Parménide, et ce, sous un double aspect.

En effet, d'une part le voyage, exprimé allégoriquement dans le préambule, se réfère à un chemin à parcourir pour accéder à la vérité, à la compréhension, à l'être ; d'autre part, les explications-révélation de la déesse sont formulées comme les étapes d'un chemin à travers lequel le futur philosophe, guidé par la déesse, suit une méthode (ce terme, dérivé du grec "hodòs", signifie justement "chemin") avec des axiomes, des étapes, des conclusions, des démonstrations par l'absurde, des principes, etc.

⁴ Martin Heidegger, *ibidem*, pag. 58 dans l'édition française.

La structure conscience monde

La force "créatrice" de la pensée est bien présente dans le discours de la déesse :
« ... *car penser et être est une même chose.* »

De manière encore plus explicite, les quelques vers suivants semblent faire référence à la compréhension de la structure conscience-monde : « *Le penser et ce qui cause ce qui est pensé sont une même chose, car, en dehors de l'être, en quoi il est énoncé, tu ne trouveras pas le penser* ».

La doxa à la lumière de l'alètheia

Une grande partie des commentateurs de Parménide ont opposé radicalement les deux voies présentées par la déesse : celle de la vérité (alètheia) et celle de l'opinion des mortels (doxa) que la déesse invite à ne pas suivre. En raison de cette opposition, il leur apparaît contradictoire qu'une plus grande partie du texte soit consacrée à la vérité, et ils expliquent cette apparente contradiction par la possible perte du texte consacré à la doxa, au phénomène.

De notre point de vue, nous considérons que s'arrêter sur la *doxa* après avoir connu la vérité signifie regagner les phénomènes dans l'optique de l'Être. Cela résonne ici avec la vision qui se produit à travers les pas de la Discipline, dans les aller-retour, et notamment en arrivant au pas n°1 dans la séquence retour : « *Hors de la conscience, de sa structure, de sa mémoire et de la perception-sensation, il y a l'extériorité, remplie d'objets et de phénomènes auxquels il est intéressant de prêter attention* ».

Conclusion

Sur la base des remarques synthétiques rapportées ici, nous concluons qu'il est possible de reconnaître en Parménide un antécédent de la Discipline mentale ; plus précisément, on y voit comme un chemin mental d'approche d'un autre Plan ; et même s'il ne s'agit pas d'un procédé organisé avec des pas et des indicateurs, on peut, avec la pleine conscience, parvenir à l'Être, accéder au Profond par la voie mentale.

Bibliographie

Parménide, *Poema sulla natura*, Traduzione di Giovanni Reale, Saggio introduttivo e Commentario di Luigi Ruggii, Bompiani, Il pensiero occidentale, 2003

Parménide, *Poema sulla natura*, a cura di Giovanni Cerri, Biblioteca Universale Rizzoli, Milano, 2006

Ndt : Pour la version française du Poème de Parménide, après en avoir parcouru les nombreuses et diverses traductions existantes, nous avons choisi celles qui se rapprochaient le plus du sens des traductions en italien choisies par l'auteur de cet essai.

Paul TANNERY, *Pour l'histoire de la science hellène*, De Thalès à Empédocle, Paris, Ancienne librairie Germer-Baillièrre et Cie, Félix Alcan, 1887

Nestor Luis CORDERO, *Les deux chemins de Parménide*, Bibliothèque d'histoire de la philosophie - Cahiers de philosophie ancienne n°2 Librairie philosophique J. VRIN et Édition OUSIA BRUXELLES, 1984

Platon, *Tutte le opere (Oeuvres complètes)*, Newton & Compton editori, Roma, 1997

Ndt. Nous recommandons pour toute étude approfondie de Platon et son Œuvre : <http://plato-dialogues.org/fr/plato.htm>, dernière mise à jour le 30 septembre 2001. © 1996, 1997 Bernard Suzanne. Nombreuses références bibliographiques et contextes divers. Également des traductions inédites.

Pour les éditions de traductions en français, on trouve, à côté de l'édition Budé (voir note 2) en 25 volumes, qui reste la référence pour ceux qui veulent se reporter au texte grec, la plupart des dialogues traduits en français dans une ou plusieurs éditions de poche. [...] En octobre 2008, Flammarion a publié une édition en un volume des œuvres complètes de Platon, réalisée sous la direction de Luc Brisson et incluant les ouvrages douteux et apocryphes, qui reprend les traductions nouvelles publiées séparément en collection de poche et y ajoute la traduction par Luc Brisson des écrits douteux et apocryphes, ainsi qu'un index général.

À côté de cette édition en un volume, il existe, dans la bibliothèque de la Pléiade, une édition en deux volumes des œuvres complètes de Platon (tome I et tome II), incluant, elle aussi, les ouvrages douteux et apocryphes, due à Léon Robin (1866-1947) (Joseph Moreau pour le *Parménide* et le *Timée*).

Martin Heidegger, *Parmenide*, Adelphi éditions, Milan, 1999

Ndt. Par une étrange "coïncidence", c'est alors que nous terminons la traduction de cet essai que les Éditions Gallimard publient pour la première fois :

Martin Heidegger, *Parménide*, Gallimard, Paris, Janvier 2011

Nestor Luis Cordero, *Siendo, se es. La tesis de Parmenides*, Editorial Biblos Filosofia, Buenos Aires, 2005

Cordero Nestor-Luis, *En étant, il est : La thèse de Parménide*. Édition de Parmenides, ISBN 978-1-930972-03-2, 2004

Nicola Abbagnano, *Storia della filosofia*, Vol. 1, Il pensiero greco e cristiano: dai preseocratici alla scuola di Chartres, Istituto geografico de Agostani, Novara, 2006

Martin Heidegger, *Saggi e discorsi*, a cura di Gianni Vattimo, Ugo Mursia Editore, Milano, 2007

Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Gallimard (Collection Tel), Paris, 1996

Martin Heidegger, *Holderlin e l'essenza della poesia*, in *Arte y poesia*, ed. Fondo de cultura economica, Mexico 1958

Martin Heidegger, *Approche de Hölderlin*, Gallimard (Collection Tel), Paris, 1996

Roberto Baldini, *L'estasi e l'enigma nel poema di Parmenide*,

www2.unipr.it/~pieri/File%20PDF/L_estasiel_enigma.pdf

Roberto Baldini, *L'extase et l'énigme dans le poème de Parménide*, traduction par nos soins, janvier 2011.

Eduardo Gozalo, *Notas de viaje (Appunti di viaggio)*, 2000, inedito, espagnol.

Eduardo Gozalo, *Notes de voyage*, 2000, inédit, espagnol.

Parménide

De la nature

Avertissement de l'auteur de cet essai et du traducteur :

Le poème de Parménide rapporté ci-dessous est *une adaptation*. Les sources sont principalement *les traductions du grec réalisées par Paul Tannery* et celles de *Nestor Luis Cordero* (cf. bibliographie) auxquelles nous avons apporté quelques légères adaptations.

Ce qui a guidé ce choix – qui ne signifie nullement un jugement de valeur sur ces traductions – est la similarité et proximité des ces versions françaises avec la version italienne du poème, choisie par l'auteur de cet essai, extraite de Parménide, *Poème De la nature*, par *G. Reale* et *L. Ruggiu, Rusconi*, Milan, 1991, pag. 85-119. Les indications des sources de chaque fragment proviennent également de cette version italienne du poème.

PREAMBULE DU POEME

Fr. 1

(Sextus Empiricus, *Contre les professeurs*, VII, 111 et suiv..
Simplicius, *Commentaire au De caelo*, 557, 20 ss)

Les cavales, qui m'emportent au gré de mon Désir, se sont élancées sur la route fameuse de la Divinité, qui conduit partout l'homme instruit ; c'est la route que je suis, c'est là que les cavales exercées entraînent le char qui me porte.

Dans les moyeux, l'essieu chauffe et jette son cri strident sous le double effort des roues qui tournoient de chaque côté, cédant à l'élan de la course impétueuse.

Guides de mon voyage, les jeunes filles, filles du Soleil, ont laissé les demeures de la nuit et, dans la lumière, écartent les voiles qui couvraient leur front.

Voici la Porte des chemins du jour et de la nuit, avec son linteau, son seuil de pierre, et fermés sur l'éther ses larges battants, dont la Justice vengeresse tient les clefs qui ouvrent et ferment.

Les jeunes filles l'apaisent alors avec de douces paroles et la persuadent sagement d'enlever tout de suite des portes le verrou qui entrave ; alors des battants, elles déploient la vaste ouverture et font tourner en sens inverse les gonds garnis d'airain ajustés à clous et à agrafes ; enfin par la porte, elles font entrer tout droit les cavales et le char.

La Déesse me reçoit avec bienveillance, prend de sa main ma main droite et m'adresse ces paroles : « Enfant, qu'accompagnent d'immortelles conductrices, que tes cavales ont amené dans ma demeure, sois le bienvenu ; ce n'est pas une mauvaise destinée qui t'a conduit sur cette route éloignée du sentier battu des hommes ; c'est Loi divine et Justice.

Il faut que tu apprennes toutes choses, et le cœur fidèle de la Vérité bien ronde qui s'impose, et les opinions des mortels qui sont en dehors de toute vraie certitude. Mais cela aussi tu l'apprendras : car les choses qui apparaissent, il fallait qu'elles soient vraiment, étant toutes en tout sens. »

PREMIERE PARTIE : L'ÊTRE ET LA VERITE

Fr. 2

(Proclus, *Commentaire sur le Timée*, I, 345 18-27 ;
Simplicius, *Comm. à la Physique*, 11,25-117,1)

Allons, je vais te dire - et toi écoute et reçois mes paroles - quelles sont les seules voies de recherche qui peuvent être pensées : l'une qui "est" et qui ne peut pas ne "pas être" - chemin de Persuasion, car il suit la Vérité - ; l'autre qui "n'est pas" et qu'il est nécessaire qui ne soit pas. Chemin où je te le dis, tu n'apprends rien. Tu ne pourrais connaître ce qui n'est pas (car c'est infaisable) et tu ne pourrais l'exprimer.

Fr. 3

(Clément d'Alexandrie, *Stromate*, II, 440, 12 ; Plotin, *Ennéades*, V)

... car penser et être est une même chose.

Fr. 4

(Clément d'Alexandrie, *Stromate*, V, 15)

Considère comment, bien qu'étant absentes, les choses sont étroitement présentes au mental. En effet, tu ne pourras pas séparer l'être de son être uni à l'Être, ni comme étant éparpillé partout dans le cosmos, ni comme réuni ensemble.

Fr. 5

(Proclus, *Commentaire à Parménide*, 708, 16-17)

Il m'est indifférent de commencer d'un côté ou de l'autre ; car en tous cas, je devrai revenir sur mes pas.

Fr. 6

(Simplicius, *Commentaire sur la Physique*, 117, 4-13 ; 86, 27-28)

Il est nécessaire de penser et dire que l'être soit car l'être est et le rien n'est pas : voilà ce que je t'exhorte de considérer.

Je te détourne de cette première voie de recherche et aussi de celle des mortels qui ne savent rien, s'égarant incertains, hommes à deux têtes : c'est l'incertitude qui conduit leur esprit sans sagesse. Ils vont sourds et aveugles, étourdis et sans jugement ; ils considèrent qu'être et ne pas être est la même chose et n'est pas la même chose ; et toujours leur chemin les ramène au même point.

Fr. 7

**(Platon, *Le Sophiste*, 237 a, 258 d ; Aristote, *Métaphysique*, XIV, 2.1084 à 4
Sextus Empiricus, *Contre les professeurs*, VII 111 et 114)**

En effet, jamais ceci ne pourra être imposé : que soient les choses qui ne sont pas ! Détourne donc ta pensée de cette voie de recherche ; que l'habitude née de nombreuses expériences n'entraîne sur ce chemin battu ton œil qui ne voit pas, ton oreille assourdie, ta langue ; juge par la raison la preuve très discutée que moi je t'ai fournie.

Fr. 8

(Simplicius, *Commentaire sur la Physique*, 145,1-146,25 / 78,8-23 / 38,30-39,9

**Clément d'Alexandrie, *Stromate*, V 113 ; Platon, *Théétète* 180D
Platon, *Le Sophiste*, 244 E ; Aristote, *Physique*, III 6, 207a 17)**

Il n'est plus qu'une voie pour le discours : (C)'est. Par là sont des signes indicateurs nombreux que l'être est inengendré et impérissable, entier dans son ensemble, immobile et sans fin.

Ni Il n'a été, ni Il sera ; Il est, maintenant, tout entier, un, continu. Car quelle origine lui chercherai-tu ? D'où et dans quel sens aurait-il grandi ? Du non-être, je ne te permets ni de le dire ni de le penser, car c'est impossible de dire et de penser qu'Il n'est pas. Quelle nécessité l'eût obligé à naître avant ou après s'il était issu de rien ?

Il faut qu'il soit entièrement ou ne soit pas du tout.

Et la force de la certitude ne te permettra pas de faire naître une autre chose à partir de ce qui est. Pour cette raison, la Justice lui a concédé ni de naître ni

de périr, en le déliant des chaînes, mais étroitement, elle le tient. Là-dessus la décision réside en ceci : C'est ou Ce n'est pas. Mais il a été décidé qu'il fallait abandonner l'une des voies, puisque impensable et innommable, car de la vérité n'est pas la voie alors que l'autre est et est véritablement.

Et comment ce qui est pourrait-il être plus tard ? Comment pourrait-il être né ? S'il naît, il n'est pas, pas plus que s'il doit être un jour. Ainsi la naissance disparaît et la mort reste ignorée.

Il n'est pas divisible, car Il est partout semblable ; nulle part rien ne fait obstacle à son unité, ni en plus, ni en moins ; tout est plein de l'être, tout est donc continu, et ce qui est touche ce qui est.

Mais il est immobile dans les limites de liens inéluctables, sans commencement, sans fin, puisque la naissance et la mort ont été bannies au loin, repoussées par la vraie certitude. Il est ainsi, restant identique et perdurant à lui-même ; il reste ainsi invariablement ; la Nécessité inflexible le retient et l'enserme dans les limites de ses liens. Parce qu'il a été établi que l'être ne soit pas sans accomplissement : en effet il ne manque de rien. Si au contraire, il ne l'était pas, il manquerait de tout.

Le penser et ce qui cause ce qui est pensé sont une même chose, car, en dehors de l'être, en quoi il est énoncé, tu ne trouveras pas le penser ; rien d'autre n'est ou ne sera en dehors de l'être, car la Destinée l'a tenu à être un, entier et immobile. Pour cela, auront un nom toutes les choses qu'auront établies les mortels, convaincus qu'elles étaient vraies : naître et périr, être et ne pas être, changer de lieu, muer de couleur lumineuse.

Puisqu'il y a une limite ultime, il est parfait partout, semblable à la masse d'une sphère bien ronde, absolument équidistant à partir du centre car il est impossible qu'il existe dans un degré majeur ou mineur ici ou là. Car il n'y a point de non-être qui l'empêche d'atteindre son égal ; il n'y a point non plus d'être qui lui donne plus ou moins d'être ici ou là, puisqu'il est tout, inviolable. Ainsi, égal de tous côtés, il est égal dans des limites.

DEUXIEME PARTIE. L'OPINION DE LA VERITE

Fr. 8 Suite

Je termine ici le discours qui s'accompagne à la certitude et à la pensée autour de la Vérité ; maintenant, apprends les opinions des mortels en entendant l'arrangement séduisant de mes paroles.

En effet, ils ont établi de nommer deux formes car l'unité, selon eux, n'est pas nécessaire : c'est là où ils se sont trompés.

Ils ont jugé l'existence de formes opposées et en ont posé des signes qui les différencient les unes des autres : d'une part le feu éthéré de la flamme, bienfaisant, subtile et très léger, partout identique à lui-même, mais différent de la seconde forme ; d'autre part, celle-ci, opposée à la première, nuit obscure, corps dense et lourd.

Je t'explique tout cet ordonnancement du monde véritable en tout, de sorte qu'aucune conviction de mortels ne puisse te dévier.

Fr. 9

(Simplicius, *Commentaire à la Physique*, 180, 9-12)

Mais puisque tout a été nommé lumière ou nuit, et que, suivant leurs puissances, tout se rapporte à l'une ou à l'autre, tout est en même temps plein de lumière et de nuit obscure car en aucune des deux, il y a le rien.

Fr. 10

(Clément d'Alexandrie, *Stromate*, V, 138, 1)

Tu connaîtras la nature de l'éther, et dans l'éther toutes les étoiles, et la flamme pure du brillant du soleil, ses œuvres invisibles et d'où tout cela provient ; tu apprendras l'œuvre de la lune vagabonde à l'œil rond, et sa nature ; tu connaîtras enfin le ciel étendu tout autour, tu sauras d'où il s'est formé et comment la Nécessité qui le mène l'a enchaîné pour maintenir les limites des astres.

Fr. 11

(Simplicius, *Commentaire au De Caelo*, 559, 22-25)

Comment la terre, le Soleil et la Lune, l'éther enveloppant, la voie lactée, l'Olympe suprême et l'ardente force des astres brûlants ont eu l'impulsion pour se former.

Fr. 12

(Simplicius, *Commentaire à la Physique*, 39, 14-16 et 31, 13-17)

Les plus étroites couronnes furent remplies de feu non mélangé, les suivantes furent remplies de nuit, mais dans celles-ci s'introduisit une partie de feu. Au milieu de toutes est la Divinité qui gouverne toutes choses ; elle préside en tous lieux à l'union et au douloureux enfantement, poussant la femelle à s'unir au mâle, et inversement à son tour le mâle à la femelle.

Fr. 13

(Platon, *Symposium*, 178 B ; Aristote, *Métaphysique*, A 4,984 b 23
Simplicius, *Commentaire à la Physique*, 39,18)

Le premier de tous les dieux pensa Eros.

Fr. 14

(Plutarque, *Contre Colote*, 15 1116 A)

Brillant dans la nuit, errante autour de la terre, sa lumière venant d'ailleurs.

Fr. 15

(Plutarque, *Le visage de la lune*, 929 B)

... regardant toujours vers les rayons du soleil.

Fr. 15a

(Scolio a Basilio di Cesarea, 25)

... a des racines dans l'eau.

Fr. 16

(Aristote, *Métaphysique*, 1009 b 21)

Ainsi, de même qu'à chaque fois que se produit dans les membres le mélange de multiples mouvements, de même, chez les êtres humains le mental se dispose. Chez les hommes, ce qui pense et la nature des membres est toujours la même chose, en tout et en chacun. En effet, la pensée est le plein.

Fr. 17

(Galeno, in *Hippocratis libros Epidemiarum*, in *librum VI commentarius* 2)

... À droite les mâles, à gauche les femelles...

Fr. 18

(Celio Aureliano, *Tardarum vel chronicarum passionum*,
in *libri V, IV, 9, 134-135*)

Lorsque la femme et l'homme mêlent les semences de Vénus, et que de la puissance qui se forme dans les veines de sang différent se forment des corps bien constitués, alors se conserve le juste équilibre.

Mais si en mélangeant les semences, les forces entrent en lutte et dans le corps qui en résulte ne forment pas une unité, cruelles, elles tourmenteront le sexe qui naît de la double semence.

Fr. 19

(Simplicius, *Commentaire au De Caelo*, 558, 9-11)

C'est ainsi que, selon l'apparaître, ces choses se sont formées, qu'elles sont maintenant, qu'elles grandiront et qu'elles cesseront ; à chacune d'elles, les hommes ont donné un nom comme un signe distinctif.

